



Invitation à la lecture

Blaise Pascal : Pensées

Blaise pascal, c'est un météore: né en 1623, mort en 1662, à trente-neuf ans. Et entre-temps, à onze ans, il écrit un traité sur les sons, à douze, il réinvente Euclide, à dix-huit, il rédige un essai sur les coniques, à vingt, il invente une machine à calculer pour faciliter les calculs d'impôts; quelques années plus tard, il fonde avec Fermat le calcul des probabilités, qu'il appelle « *la géométrie du hasard* ».

Et puis, le 23 novembre 1654, c'est la nuit mystique: Pascal est comme visité par Dieu; on retrouvera sur lui, à sa mort, ce mémorial cousu dans la doublure de son pourpoint: « *Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. Certitude. Joie... Oubli du monde et de tout, hormis Dieu... Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre* ».

« *Dieu sensible au cœur* »: à condition de comprendre que le cœur, ce n'est pas le siège des émotions, mais le point d'insertion en l'homme de la grâce divine.

Dès lors Pascal ne s'occupe plus que de Dieu et de ce qu'il estime être les intérêts de Dieu. Contre les jésuites qu'il accuse de mettre des coussins sous les coudes des pécheurs, il prend parti pour les jansénistes. Mais, enfant terrible de Port-Royal, il se lance dans un projet d'Apologie de la religion

chrétienne, peu conforme au jansénisme, qui croit à la prédestination et accorde peu de place à la liberté humaine.

Cette Apologie, il n'a pas eu le temps de l'achever ni d'y mettre de l'ordre: nous restent des pensées jetées sur le papier, d'une écriture fine et difficile à déchiffrer. Oserai-je dire: tant mieux? Cela nous donne une grande liberté de lecture, et cela nous vaut la fulgurance du génie, des phrases ramassées qui abrègent, font l'économie des verbes, mettent l'essentiel à nu. Un charme abrupt. Une concision toute française.

Quelques exemples: « *L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête* ».

« *Le nez de Cléopâtre: s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé* ».

« *Plaisante justice qu'une rivière borne: vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà* ».

Ce qui compte désormais pour lui, ce n'est pas l'aménagement de la cité terrestre – il est conservateur et d'un scepticisme absolu en politique – c'est la cité de Dieu. Le scientifique renonce aussi à la science, et pourtant, la rigueur mathématique reste pour lui le modèle de la pensée, et il ne cesse de s'en servir: dans le Pari, dans les deux

Infinis, et jusque dans la clarté sans fioriture de son style.

Son but? Convertir les libertins érudits, ces esprits forts qui ne veulent rien croire. Convertir, c'est trop dire: il veut les amener au seuil de la foi; Dieu prendra le relais. Il cerne l'homme de tous côtés, l'encercle (sensibilité, raison, cœur) pour que tout ce qui est en lui se rende, en quelque sorte, à Dieu.

Ses moyens? Retourner la science contre elle-même; les scientifiques joyeusement athées de son temps se jugeaient capables d'inventorier le monde, et comptaient rendre inutile l'hypothèse de Dieu. Pascal, qui a manié les formes primitives du microscope et de la lunette astronomique, leur découvre l'infiniment grand et l'infiniment petit: dans l'univers infini, l'homme est sans repère – « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* » – et Pascal veut rendre contagieuse son angoisse sacrée. Cette angoisse, non seulement la science ne la résout pas, mais elle l'exaspère: elle est évocatrice d'énigmes plus qu'explicatrice. Elle n'est pourtant pas désespérante pour Pascal. Si « *l'univers muet* » ne raconte pas la gloire de Dieu, l'infini est néanmoins comme la signature de Dieu dans l'univers.

Mélange de grandeur et de misère: telle est la vision pascalienne de l'homme: « *L'homme est grand en ce qu'il se connaît misérable* ». Cette conception nous vaut une peinture en clair-obscur, à la Rembrandt, et une analyse psychologique d'une profondeur rare: « *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant... quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien* ».

Mais cette pensée, qui fait la grandeur de l'homme, doit être éduquée, comme on fait travailler un muscle, qui autrement s'atrophie. Car la misère de l'homme est de se fuir, par les puissances trompeuses et le divertissement: « *Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avi-*

sés de n'y point penser ». D'où la quête du « *jeu, de la conversation des femmes, de la guerre, des grands emplois* », pour nous divertir et nous détourner de penser à notre condition: « *raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise* ». *Fuir et se fuir*: « *tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* ».

Acuité psychologique, sans doute, mais pour Pascal, la métaphysique est la clé de la psychologie; le christianisme seul connaît le chiffre de ce coffre-fort qu'est le cœur de l'homme; lui seul rend compte de ses contradictions, de son mélange détonnant de misère et de grandeur. Clair-obscur: le péché originel est un « *abîme* »; mais par lui tout s'éclaire: « *Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme* ». Mais la misère n'est pas le dernier mot: « *La grandeur de l'homme se tire de sa misère... Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé?* »

Remettre ce roi en possession de son royaume, lui faire comprendre qu'il n'est pas naturel de ne pas songer au surnaturel, car « *l'homme passe infiniment l'homme* », telle est la pensée, l'obsession de Pascal. Conscient, depuis sa nuit mystique, qu'il n'est pas de preuve qui ne soit épreuve, vécue plutôt que pensée, il use tour à tour de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse, de la preuve et de la persuasion. « *Dieu sensible au cœur, non à la raison; les preuves ne convainquent que l'esprit* »; et Dieu doit investir tout l'homme.

Il faut lire Pascal: il peut choquer par ses jugements abrupts, il ne laisse pas indifférent, et suscite un sentiment rare à notre époque: l'admiration; car celui que Sainte-Beuve appelait « un Archimède en pleurs au pied de la Croix » fut aussi un des plus grands écrivains français.

Danièle Masson